



Je n'ai jamais compris l'intérêt des fêtes costumées. De deux choses l'une : soit tu joues le jeu à fond et tu passes pour un con, soit tu ne fais aucun effort et... tu passes pour un con. Mon problème, comme toujours, était de ne pas savoir quel genre de con je voulais être.

J'avais décidé d'adopter la stratégie du zéro effort. Puis, au dernier moment, j'avais paniqué et tenté de trouver un magasin de déguisements. J'avais finalement atterri dans un de ces sex-shops bizarrement grand public qui refourguaient de la lingerie rouge et des godes roses à des gens que ça n'intéressait pas vraiment.

Voilà pourquoi, lorsque je débarquai à une fête qui en était déjà au stade du « trop chaud, trop de bruit, trop de monde », je portais des oreilles de lapin en dentelle noire qui envoyaient un message sexualisé problématique. Je jure qu'avant, j'étais doué pour ces trucs-là. Mais j'avais perdu l'habitude. Je ressemblais à un escort boy au rabais avec des penchants très particuliers, ce qui n'était pas le meilleur moyen de faire un retour triomphal. Pire, j'arrivai si tard que tous les pauvres abrutis esseulés comme moi avaient déjà renoncé et préféré rentrer chez eux.

Quelque part dans cette fosse où se mêlaient lumières aveuglantes, musique électro et transpiration se trouvaient mes vrais amis. Je le savais parce que notre groupe WhatsApp, actuellement baptisé *Queer Comes The Sun*, avait dégénéré en une centaine de variantes d'un même refrain : « Putain, il

est où, Luc ? » Mais tout ce que je voyais, c'étaient des gens qui, peut-être, connaissaient vaguement d'autres personnes sachant à peu près qui j'étais. Je rejoignis le bar en me tortillant au milieu de la foule et plissai les yeux pour étudier, sur un tableau noir, la liste des cocktails spécialement inventés pour la soirée. Je finis par commander un Sex-Positive On The Beach parce que ça avait l'air bon et que ça décrivait plutôt bien mes chances de conclure ce soir-là : proches de zéro puisqu'il n'y avait pas le moindre grain de sable en vue. La loose totale – l'histoire de ma vie.

Je devrais sûrement expliquer pourquoi je sirotais une boisson inclusive tout en portant l'accessoire fétichiste le plus bourgeois qui soit dans une cave de Shoreditch. Mais, honnêtement, je commençais moi-même à me poser la question. En gros, c'était à cause de ce type, Malcolm, que je connais parce que tout le monde connaît Malcolm. Je suis à peu près certain qu'il est courtier ou banquier, un truc dans le genre, mais le soir – c'est-à-dire certains soirs, disons une fois par semaine –, il joue les DJ lors d'une soirée transgenre/gender-fluid baptisée Surf 'n' Turf @ The Cellar. Ce soir-là, il nous proposait un « T dansant » en mode Chapelier fou. Parce que c'est Malcolm.

Pour l'heure, il se trouvait au fond de la salle. Affublé d'un haut-de-forme violet, d'une queue-de-pie rayée, d'un pantalon en cuir (et de pas grand-chose d'autre), il posait ce qu'on appelle des beats de malade. Ou pas. Peut-être que personne n'a jamais dit ça. À l'époque où je sortais régulièrement en boîte, je ne demandais même pas le prénom de mes coups d'un soir, alors la terminologie de la musique, laissez tomber.

Dans un soupir, je m'intéressai de nouveau à mon Absence-de-sexe-sur-la-plage. Il faudrait inventer un mot pour décrire ce que l'on ressent lorsque, afin de soutenir quelqu'un, on se force à faire un truc, pour finalement se rendre compte

qu'iel n'avait pas besoin de nous et que personne n'aurait remarqué si on était resté à la maison en pyjama à s'enfiler un pot de Nutella. Voilà. C'était précisément ce que je ressentais. J'aurais dû m'en aller, sauf que ça aurait fait de moi le trou du cul qui s'était pointé au T dansant de Malcolm sans faire l'effort de se déguiser et s'était tiré sans parler à personne après avoir bu un huitième de cocktail.

Je sortis mon téléphone et envoyai un message désespéré au groupe :

Je viens d'arriver, vous êtes où

Puis je vis le symbole de l'horloge maudite apparaître à côté. Qui aurait pu prédire que, dans un événement se déroulant sous terre au milieu du béton, je n'aurais quasiment pas de réseau ?

Un souffle chaud effleura ma joue.

— Tu te rends bien compte, n'est-ce pas, que ces oreilles ne sont même pas blanches ?

Je me retournai et me trouvai nez à nez avec un inconnu. Très mignon, l'inconnu, avec ce regard rusé et provoquant que j'ai toujours trouvé curieusement charmant.

— Ouais, mais j'étais bel et bien en retard. Alors que, toi, tu ne portes pas de costume du tout.

Il sourit, ce qui lui donna un air encore plus rusé, encore plus provoquant, encore plus charmant. Puis il écarta son revers pour dévoiler un autocollant sur lequel était écrit « Personne ».

— J'imagine qu'il s'agit d'une référence obscure, exprès pour agacer les gens.

— « J'aimerais beaucoup avoir vos yeux, gémit le Roi. Vous êtes capable de voir Personne¹ ! »

— Sale morveux.

1. Carroll Lewis, *La Traversée du miroir*, Le Livre de poche, 2012, traduction de Laurent Bury.

Ça le fit rire.

— Les fêtes costumées font ressortir le pire chez moi.

Ce n'était pas la plus longue discussion que j'avais eue avec un mec avant de tout foutre en l'air, mais pas loin. L'important, à ce stade, était de ne pas paniquer et de ne surtout pas essayer de me protéger en me transformant en branleur insupportable ou en horrible coureur de caleçons.

— Je n'ose imaginer les personnes chez qui elles font ressortir le meilleur.

Nouveau sourire carnassier.

— Malcolm, je dirais.

— Tout fait ressortir le meilleur chez Malcolm. Il réussirait à nous convaincre que c'est chouette de devoir payer dix pence pour un sac en plastique.

— Par pitié, ne lui donne pas ce genre d'idées. Au fait... dit-il en se penchant un peu plus vers moi. Je m'appelle Cam. Mais puisque tu as certainement mal entendu, je veux bien répondre à n'importe quel prénom d'une syllabe avec une voyelle au milieu.

— Ravi de te rencontrer, Bob.

— Sale morveux.

Malgré les stroboscopes, je vis briller ses yeux. Je me surpris à me demander de quelle couleur ils étaient loin des ombres et des arcs-en-ciel artificiels de la piste de danse. C'était mauvais signe. Apprécier quelqu'un était dangereux, il suffisait de voir où ça m'avait mené.

— Tu es Luc Fleming, pas vrai ? me demanda-t-il.

Ah, bonjour, les problèmes. Je me demandais quand vous alliez me tomber dessus. C'était bien ma putain de chance.

— En réalité, répondis-je comme je le faisais toujours, c'est Luc O'Donnell.

— Mais tu es bien le gamin de Jon Fleming ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Il cligna des yeux.

— Ben, rien. Mais quand j’ai demandé à Angie...

Angie était la meuf de Malcolm, actuellement déguisée en Alice, évidemment !

— ... qui était ce mec sexy et grognon, elle m’a répondu :
« Oh, c’est Luc. Le gamin de Jon Fleming. »

Je n’aimais pas que l’on me résume à ça. En même temps, que dire d’autre ? Oh, c’est Luc, sa carrière est au fond des chiottes ? Oh, c’est Luc, il n’a pas eu de relation stable depuis cinq ans ? Oh, c’est Luc, où est-ce que ça a merdé ?

— Ouais, c’est bien moi.

— C’est excitant, commenta Cam en s’accoudant au comptoir. C’est la première fois que je croise une célébrité. Est-ce que je dois faire semblant d’adorer ton père ou de le détester ?

— Je ne l’ai jamais vraiment connu. Donc, je m’en fous.

Une rapide recherche Google le lui aurait appris, alors je ne lui donnais aucun scoop.

— Ça vaut sans doute mieux pour moi parce que je ne me souviens que d’une seule de ses chansons. Je crois que ça parlait d’un ruban vert autour de son chapeau.

— Non, ça, c’est Steeleye Span.

— Oh, attends. Le groupe de Jon Fleming, c’est Rights of Man !

— Ouais, mais je comprends pourquoi tu les confonds.

Il me lança un regard perçant.

— Ils n’ont pas du tout le même son, c’est ça ?

— Il y a des différences subtiles. Steeleye, c’est plus du folk rock, alors que RoM, c’est du rock progressif. Steeleye utilise beaucoup de violons, alors que mon père est flûtiste. Et puis, dans Steeleye Span, c’est une nana qui chante.

— OK, dit-il en m’adressant un autre sourire, moins penaud que je ne l’aurais été à sa place. Donc, je ne sais pas de quoi je parle. Mais mon père est fan. Il a tous les

disques. Il les garde au grenier, avec les pantalons à patte d'éph qu'il ne peut plus mettre depuis 1979.

Je commençais seulement à prendre conscience que, environ huit millions d'années plus tôt, Cam m'avait décrit comme étant sexy et grognon. Sauf que, de toute évidence, la balance penchait désormais à 80/20 en faveur de grognon.

— Tout le monde a un père qui est fan du mien.

— Ça doit te faire bizarre.

— Un peu.

— Et ça doit être encore pire avec cette émission télé.

— Ouais, répondis-je sans enthousiasme, en remuant ma paille dans ma boisson. On me reconnaît un peu plus en soirée, mais « Hé, ton père, c'est le type qui participe à cette émission stupide », ça vaut à peine mieux que « Hé, ton père, c'est ce type qui a fait la une des journaux la semaine dernière après avoir donné un coup de boule à un policier, puis vomi sur un juge parce qu'il était défoncé à l'héroïne et au Canard WC. »

— Au moins, c'est intéressant. Le truc le plus scandaleux que mon père ait jamais fait, c'est secouer une bouteille de ketchup sans se rendre compte qu'elle n'avait plus de bouchon.

Je ne pus m'empêcher d'en rire.

— Je n'arrive pas à croire que tu te moques de mon traumatisme d'enfant. La cuisine ressemblait à un décor de *Hannibal*. Ma mère en parle chaque fois qu'elle est énermée, même quand ce n'est pas notre père qui lui tape sur le système.

— Ouais, moi aussi, ma mère me parle de mon père chaque fois que je la fais chier. Sauf qu'au lieu de me dire « Ça me rappelle la fois où ton père a repeint la cuisine avec de la sauce tomate », elle me balance « Ça me rappelle la fois où ton père m'avait dit qu'il rentrerait pour mon anniversaire,

mais il a préféré rester à L.A. pour s'enfiler de la coke sur les seins d'une prostituée. »

Cam cligna de nouveau des yeux.

— Ouille.

Merde. La moitié d'un cocktail et un joli sourire, et je me mettais à raconter ma vie en mode Cosette qui fait pleurer dans les chaumières. Ce type de confidence finissait souvent dans les journaux. *Encore de la coke : le nouveau secret honteux de Jon Fleming*. Ou bien *Tel père, tel fils : les caprices d'enfant de Jon Fleming Junior comparés aux crises de violence de son père drogué*. Ou, pire que tout : *Encore enragée après toutes ces années : Odile O'Donnell reproche à son fils les virées de Fleming avec des putes dans les années 1980*. Voilà pourquoi je ne devrais jamais sortir de chez moi. Ou parler à des humains. Surtout des humains à qui j'aimerais plaire.

— Écoute, dis-je en toute transparence – tout en sachant que ça pouvait mal tourner –, ma mère est vraiment quelqu'un de bien, elle m'a élevée toute seule et elle n'a pas eu une vie facile, alors... est-ce qu'on pourrait oublier ce que je viens de dire ?

Il me lança ce regard qui signifiait que je venais de passer de la case « attirant » à la case « bizarre ».

— Je ne vais pas *lui en parler*. Je ne la connais même pas. Et oui, d'accord, je suis venu te draguer, mais on est encore loin des présentations à la famille.

— Désolé. Désolé. Je... je tiens juste à la protéger.

— Tu crois qu'elle a besoin que tu la protèges des inconnus que tu rencontres dans les bars ?

Voilà, j'avais tout gâché. Car la réponse, c'était : « Oui, au cas où tu irais voir les tabloïds, parce que ça m'est déjà arrivé. » Mais je ne pouvais pas le lui dire sans lui souffler l'idée. Enfin, à supposer qu'il ne l'avait pas déjà, cette idée, et qu'il ne se jouait pas de moi comme d'une flûte ou d'un

violon, selon le groupe des années 1970 auquel il pensait que j'appartenais. Ce qui ne me laissait que l'option B : laisser ce mec drôle et sexy, avec qui j'aurais bien tenté au moins un coup d'un soir, croire que j'étais un pauvre parano qui passait beaucoup trop de temps à penser à sa mère.

— Hum, déglutis-je, en me sentant à peu près aussi désirable qu'un animal écrasé sur la route. On peut en revenir au moment où tu disais que tu es venu me draguer ?

Le silence se prolongea plus longtemps que je ne l'aurais souhaité. Puis Cam sourit, quoiqu'avec une légère méfiance.

— Bien sûr.

Nouveau silence.

Je me lançai :

— Bon, cette tentative de drague... je dois dire que c'est assez minimaliste.

— Ben, au départ, mon plan, c'était de te parler et de voir où ça nous mènerait, et peut-être d'essayer de t'embrasser. Mais tu as plus ou moins torpillé cette stratégie. Alors, maintenant, je ne sais plus quoi faire.

Je m'avouai vaincu.

— Je suis désolé. Tu n'as rien fait de mal. Je suis juste nul en... m'interrompis-je en cherchant un mot qui résumait parfaitement ma vie amoureuse du moment. Tout.

Je me faisais peut-être des idées, mais Cam avait l'air de se demander si ça valait la peine de poursuivre ou pas. Je fus plutôt surpris de constater que oui, apparemment.

— Tout ? répéta-t-il en tordant mon oreille de lapin d'une manière que je choisis de trouver encourageante.

C'était bon signe, pas vrai ? Oui, forcément. Ou alors, c'était très mauvais, en fait ? Qu'est-ce qui n'allait pas chez lui ? Il aurait dû s'enfuir en hurlant, non ? OK. Stop. Je tournais en rond dans ma tête, le pire endroit qui soit, surtout pour moi, et j'avais besoin de répondre un truc léger, en mode flirt, là, maintenant, tout de suite !

— J’embrasse peut-être pas trop mal.

— Mmm, répondit Cam se pencha un peu plus vers moi.

Oh merde, il va vraiment mordre à cet hameçon-là ?

— Je ne suis pas sûr de pouvoir faire confiance à ton jugement, poursuivit-il. Je ferais mieux de m’en assurer.

— Euh. D’accord ?

Alors, il vérifia. Et j’embrassais plutôt pas mal. Enfin, je crois ? Mon Dieu, pourvu que oui !

— Alors ? demandai-je quelques instants plus tard, d’un air espiègle et détendu, et pas du tout désespéré et peu sûr de moi.

Son visage était si proche que j’en distinguais tous les détails attrayants, comme l’épaisseur de ses cils, sa barbe qui commençait à repousser sur sa mâchoire et les petites rides au coin de ses lèvres.

— Je ne pense pas pouvoir tirer une conclusion précise à partir d’un seul échantillon.

— Oooh. Monsieur est scientifique.

On se mit à élargir l’ensemble de données.

Quand l’expérience prit fin, il me pressait contre le coin du bar et j’avais les mains dans les poches arrière de son jean – une tentative minable pour faire croire que je n’étais pas en train de le peloter. Ce fut à ce moment-là que je me souvins qu’il connaissait mon nom, celui de mon père, probablement celui de ma mère et sans doute aussi tout ce qu’on avait écrit à mon sujet. Alors que moi, en échange, je savais juste qu’il s’appelait « Cam » et que j’aimais le goût de ses baisers.

— Tu l’es ? demandai-je, essoufflé.

En réponse à son regard perplexe, j’ajoutai :

— Tu sais, scientifique. Tu n’en as pas l’air.

— Oh. Non, dit-il en m’offrant l’un de ses sourires rusés et délicieux. C’était juste une excuse pour continuer à t’embrasser.

— Qu’est-ce que tu fais dans la vie ?

— J'écris en freelance, principalement pour des sites qui aimeraient bien concurrencer BuzzFeed.

Je le savais, putain ! Il avait fermé les yeux sur mes nombreux défauts beaucoup trop rapidement.

— Tu es journaliste.

— C'est une description plutôt généreuse de mon activité. J'écris ces listes de x choses sur y où tu ne croiras jamais z. Tout le monde les déteste mais continue à les lire quand même.

Douze choses que vous ignoriez sur Luc O'Donnell. La numéro 8 va vous surprendre.

— Parfois, aussi, je rédige un quiz où il y a genre huit photos de chatons et on te dit quel personnage de John Hughes tu es.

La version rationnelle de Luc, issue de l'univers parallèle où mon père n'était pas un salopard célèbre et mon ex-petit ami n'avait pas vendu tous mes secrets à Piers Morgan, tenta de me dire que je dramatisais. Malheureusement, je ne l'écoutais pas.

Cam me lança un regard interrogateur.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Je sais que ce n'est pas un boulot sexy et je ne peux même pas me consoler en disant qu'il faut bien que quelqu'un le fasse, parce que ce n'est pas vrai du tout. Mais tu es à nouveau bizarre.

— Désolé. C'est... compliqué.

— Compliqué, ça peut être intéressant, déclara-t-il en se hissant sur la pointe des pieds pour ramener une mèche de cheveux derrière mon oreille. Et on a démontré que tu embrassais bien. Maintenant, il faut juste améliorer ta conversation.

J'esquissai un sourire en priant pour ne pas avoir l'air malade.

— Je préférerais m'en tenir à ce pour quoi je suis doué.

— Tu sais quoi ? Je te pose une question, et si la réponse me plaît, tu as le droit de m'embrasser encore.

— Euh, je suis pas sûr...

— Allons-y doucement. Tu connais mon métier. Et toi, qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

Mon cœur battait à tout rompre. Mais pas d'une manière amusante. Cela dit, en matière de questions, celle-ci était plutôt inoffensive, pas vrai ? Cette info, au moins deux cents spambots la possédaient déjà.

— Je travaille pour une association caritative.

— Ouah. Quelle grandeur d'âme ! Je dirais bien que j'ai toujours eu envie de faire ça, mais je suis beaucoup trop superficiel.

Il leva son visage vers moi, et je l'embrassai nerveusement.

— Quel est ton parfum de glace préféré ?

— Menthe et pépites de chocolat.

Encore un baiser.

— Un livre que tout le monde a lu, sauf toi.

— Tous.

Il s'écarta.

— Ah non, pas de baiser, tu te défiles, là.

— Pas du tout. Je n'en ai lu aucun. *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, *L'Attrape-cœurs*, tout ce que Dickens a écrit, *À l'ouest, rien de nouveau*, le bouquin sur la femme du type qui voyage dans le temps, *Harry Potter*...

— Tu revendiques vraiment ton inculture.

— Ouais, j'ai l'intention de m'installer en Amérique et de me présenter aux élections.

Il rit et m'embrassa en restant tout près cette fois, son corps collé contre le mien, son souffle sur ma peau.

— OK. L'endroit le plus bizarre où tu t'es envoyé en l'air.

— C'est pour le numéro 8 ? demandai-je en bêtant un rire censé montrer à quel point j'étais incroyablement cool et détaché.

— Quel numéro 8 ?

— Tu sais, douze gamins de célébrités qui aiment baiser dans des endroits bizarres. Le numéro 8 va vous surprendre.

Il se figea.

— Attends, tu crois vraiment que j'ai décidé de t'embrasser pour écrire un *listicle* ?

— Non. Enfin... non. Non.

Il me dévisagea longuement. C'était horrible.

— Si, c'est exactement ce que tu penses. Pas vrai ?

— Je t'ai dit que c'était compliqué.

— Ce n'est pas compliqué, c'est insultant.

— Je... C'est... (Je m'en étais déjà sorti une fois. Je pouvais recommencer.) Ça ne pouvait pas marcher. Ce n'est pas toi le problème.

Cette fois, il ne me tordit pas l'oreille.

— Tu dis ça, mais c'est *mon* comportement qui t'inquiète.

— Je dois faire attention, c'est tout.

Pour info, je répondis ça de manière extrêmement digne. Je n'avais pas du tout l'air pathétique.

— Qu'est-ce que je pourrais bien écrire, bordel ? « J'ai rencontré le gamin d'un has-been à une fête » ? « Incroyable, le fils gay de ce célèbre rocker est gay » ?

— Apparemment, ce serait un cran au-dessus de ce que tu écris habituellement.

Il en resta bouche bée. J'étais peut-être allé un chouïa trop loin.

— Ouah. J'étais sur le point de dire que je ne savais pas lequel de nous deux était un connard, mais merci d'avoir éclairci ce point.

— Non, non, m'empressai-je de répondre. Le connard, ça a toujours été moi. Crois-moi, j'en sais quelque chose.

— Je ne suis pas sûr que ça me réconforte. C'est vrai, je n'arrive pas à décider ce qui est pire : que tu penses que je serais prêt à baiser une personne relativement célèbre pour

me faire connaître ou, si je devais faire un choix de carrière aussi dégradant, que ce serait avec quelqu'un comme toi.

Je déglutis péniblement.

— Bonnes remarques. Très bien exprimées, d'ailleurs.

— Putain de bordel de merde, j'aurais dû écouter Angie. Tu n'en vaux tellement pas la peine !

Il disparut au sein de la foule, sûrement pour trouver quelqu'un de moins tordu que moi. Il me laissa seul avec mes oreilles de lapin de travers et un profond sentiment d'échec personnel. Cela étant, j'avais réussi à accomplir deux choses ce soir : j'avais affiché mon soutien envers un homme qui n'en avait absolument pas besoin et j'avais enfin prouvé au-delà du doute raisonnable qu'aucune personne saine d'esprit ne devrait sortir avec moi. Je n'étais qu'une merde, un type grognon, méfiant et parano qui trouvait toujours le moyen de gâcher toute interaction humaine, même la plus basique.

Appuyé contre le bar, je contemplai la cave remplie d'inconnus qui passaient un bien meilleur moment que moi. Au moins deux d'entre eux, à cet instant, devaient discuter du fait que j'étais un horrible être humain. J'avais deux solutions. Soit je prenais sur moi, j'agissais en adulte, je retrouvais mes vrais amis et j'essayais de profiter de la soirée ; soit je rentrais boire seul chez moi et j'ajoutais cet incident à la liste des trucs dont j'essayais de me convaincre qu'ils ne s'étaient jamais produits.

Deux secondes plus tard, j'étais dans l'escalier.

Huit secondes plus tard, je sortais dans la rue.

Et dix-neuf secondes plus tard, je trébuchais et j'atterrissais tête la première dans le caniveau.

Super, la cerise moisie sur le gâteau cramé qu'était cette soirée. Ça n'allait pas du tout revenir me hanter.